

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 27 [i.e. 28]

Artikel: Genève : le dimanche 30 juin
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

auxquelles il serait aisé d'en joindre cent autres, je crois entendre le *morituri te salutant* des gladiateurs antiques.

Cet estaminet hors pair était, on peut le dire bien haut, une des choses les plus remarquables de notre pays. Jamais, nulle part, il n'eut son pareil; club ouvert plutôt que café, il rejetait bientôt, par ce qu'on appelle, en physiologie, un procédé d'élimination, toute personne dont le caractère, les habitudes ou les susceptibilités ne s'accommodaient pas de l'atmosphère toute particulière qu'on y respirait. Coin de bohème perdu dans une ville essentiellement *philistine*, il y avait une place pour tous les originaux, une caresse pour toutes les excentricités; en revanche, le pédantisme, s'il venait parfois à s'y égarer, ne manquait pas d'y être impitoyablement berné! Ce fut dans les profondeurs de ce Lourdes du scepticisme, que prit source le *vinagre*, genre de plaisanterie incontestablement autochtone. Si les jeunes gens y apprenaient, peut-être, un peu trop à se moquer de tout, ils y émoussaient, du moins, les aspérités de leur amour-propre. Somme toute, ce caravansérail servait de caserne à tous les bachi-bouzouks de l'existence, qu'ils fussent en service temporaire ou engagés à perpétuité. Les lignards de la vie qui le fréquentaient prenaient soin de dissimuler les détails trop corrects de l'ordonnance, affectaient des airs de révolte et y chantaient la gaudriole, sans souci du qu'en dira-t-on, leur chef redouté et redoutable.

Dans ce lieu privilégié et unique, l'étudiant et l'homme d'état, le *panné* et le millionnaire, l'artiste et le bourgeois, le maigre et le gras, en un mot, se tendaient une main franche et loyale. — L'heure de police passée, autour de ce petit comptoir, où notre regretté Henri, un cafetier de génie, tout simplement, versait les *tournées* de *gin* ou de *chartreuse*, il régnait une fraternité plus sincère et plus vraie que celle qu'on prône dans les clubs politiques. Ce lien insaisissable qui enlaçait des habitués si divers de mœurs, de position, de caractère, ne s'est point vu ailleurs, je le répète, et ne se retrouvera nulle part. Un homme de lettres, venu de Paris à Lausanne pour y chercher des sujets d'étude, en fut tellement frappé, qu'il accorda, dans le roman auquel ce voyage servit de berceau et de cadre, une place d'honneur au café Morand.

Hé bien! Dans ce siècle où le pape chancelle, où le Grand-Turc accorde des constitutions, où tout ce que l'histoire nous a laissé de pittoresque s'efface graduellement dans cette prose envahissante qu'on baptise du nom de progrès, — le café Morand, lui aussi, passe de l'être au *non-être*, ou pour parler français, du domaine du présent dans celui du passé. Je le pleure, et bien d'autres le pleurent avec moi, mais il ne manquera pas de niveleurs qui, haïssant dans cette taverne classique le repaire des disciples de *l'odi profanum vulgus*, et trouvant une interprétation nouvelle, bien que littérale, à un passage célèbre de Thomas A. Kempis, traduiront ces paro-

les: *Sic transit gloria mundi*, par cette sentence démocratique:

« Ainsi passe le *gloria* du *gant-jaune!* »

A. D.

Genève

le dimanche, 30 juin.

C'était en 1728. Un jeune apprenti graveur, aigri et découragé par les mauvais traitements que lui faisait subir son patron, attendait chaque jour avec impatience l'heure de la sortie de l'atelier, pour faire à la hâte une joyeuse escapade hors de la ville. Genève avait alors ses murailles, ses fossés, ses ponts-levis et ses lourdes portes, qui se fermaient à heure fixe, après le coucher du soleil. Deux fois déjà, ce jeune homme trouvant ces portes fermées, avait dû coucher à la belle étoile et essayer, le lendemain matin, une correction de son patron dont il devait se souvenir. Il s'en souvint si bien qu'à une troisième récurrence, n'osant plus rentrer à la maison, il prit le parti de quitter sa ville natale, aux environs de laquelle il erra pendant plusieurs jours, hébergé par diverses connaissances. Ferme dans sa résolution, il se dirigea vers la Savoie, où il demanda l'hospitalité au curé de Confignon, qui l'accueillit avec bienveillance et l'adressa à une bonne dame d'Annecy, récemment convertie à l'Eglise romaine, Madame de Waréns.

Nous ne parlerons pas des relations de notre héros avec cette femme, de l'influence qu'elles eurent sur cette jeune tête bourrée de lectures faites sans direction et sans choix, sur cette jeune imagination flottant sans cesse entre les aspirations les plus honorables, les plus généreuses, et les actes les plus insensés. Bornons-nous à constater que cette circonstance a puissamment contribué à semer sur son chemin les fluctuations, les souffrances morales, les luttes, et les déceptions qui l'ont conduit à l'étude de notre état social et à ces méditations profondes sur le cœur humain, qui donnèrent naissance à *l'Emile*, à la *Nouvelle Héloïse*, au célèbre discours sur *l'Inégalité* et au *Contrat social*, dont l'influence fut grande sur la réalisation des idées qui contenaient en germe la grande révolution de quatre-vingt-treize.

Voilà comment une porte de ville, fermée au nez d'un jeune ouvrier graveur attardé, a été le point de départ d'une ère nouvelle dans le domaine des sciences philosophiques, éducatives et politiques; voilà, en un mot, ce qui a fait Jean-Jacques Rousseau.

Singulier retour des choses: En juin 1762, la ville natale du grand penseur faisait brûler ses ouvrages sur la place publique, par la main du bourreau; en juin 1878, cette même cité célébrait, dans un patriotique enthousiasme, l'anniversaire de la mort de Jean-Jacques.

Comme elle était belle, dimanche, Genève en fête, et qu'elle rappelait bien ce tableau tracé de main de maître par Alexandre Dumas: « Genève, dit-il, est, après Naples, une des villes les plus heureusement situées du monde. Paresseusement

couchée comme elle l'est, appuyant sa tête à la base du mont Salève, étendant jusqu'au lac ses pieds que chaque flot vient baiser, elle semble n'avoir autre chose à faire que de regarder avec amour les mille villas semées aux flancs des montagnes neigeuses qui s'étendent à sa droite ou couronnent le sommet des collines vertes qui se prolongent à sa gauche. Sur un signe de sa main, elle voit accourir du fond vaporeux du lac ses légères barques aux voiles triangulaires, qui glissent à la surface de l'eau, et ses pesants bateaux à vapeur, qui chassent l'écume avec leur poitrail. Sous ce beau ciel, devant ces belles eaux, on dirait que ses bras lui sont inutiles et qu'elle n'a qu'à respirer pour vivre. Et cependant cette odalisque nonchalante, cette sultane paresseuse en apparence, c'est la reine de l'industrie, c'est la commerçante Genève, qui compte quatre vingt-cinq millionnaires parmi ses 42,000 habitants. »

Depuis l'époque où ces lignes furent écrites, la population a sensiblement augmenté et les millionnaires aussi.

Après la description de Genève par Alexandre Dumas, au point de vue de la nature qui l'encadre et comme veut la voir le touriste, il n'y a plus rien à dire; aussi nous bornerons-nous à faire une course sur la place de fête et dans ses rues si animées, si intéressantes dimanche dernier.

Nous arrivions au moment où le grand cortège, composé des autorités politiques, administratives, universitaires et de 121 sociétés diverses, se mettait en marche pour aller saluer la statue du philosophe Genevois, élevée au fond de la plaine de Plainpalais. Le coup d'œil d'ensemble, au moment du défilé, était vraiment grandiose :

Au fond, et se détachant sur le feuillage des grands arbres, la haute statue représentant Jean-Jacques debout, le chapeau sous le bras, se soutenant d'une main déjà tremblante sur sa canne, et, de l'autre, tenant une pervenche, cette fleur favorite du vieux botaniste, dont la plupart des dames de Genève avaient, ce jour-là, orné leurs coiffures.

Sur la place, des milliers de curieux se pressant autour de l'enceinte, au bruit des nombreuses musiques et des tambours qui se succèdent sans interruption dans ce cortège de huit à dix mille personnes, déroulant ses longs méandres, aux salves de l'artillerie et aux acclamations de la foule, tandis que d'innombrables drapeaux vont successivement se grouper avec ordre dans l'hémicycle qui fait face à la tribune d'honneur.

Tout a défilé. La foule est immense; le canon cesse de tonner, et M. Carteret vient se placer au pied de la statue. Vrai tribun, il domine bientôt et du geste et de la voix les vingt mille auditeurs suspendus à ses lèvres. Son allocution est brève, mais fort habilement conçue dans la forme pour empoigner les masses dès le début. L'orateur termine, accueilli par une longue et puissante acclamation, puis, une cantate au caractère large et solennel, exécutée par 300 chanteurs, avec accompa-

gnement des divers corps de musique, termine majestueusement ce premier acte.

Tout à coup, la foule se disperse dans les rues, sur les places; de nombreuses personnes, fatiguées par le soleil, qui n'a cessé de darder des rayons ardents pendant la cérémonie, rentrent un moment à la maison. Genève reprend ce calme ordinaire qui règne, à midi, dans les chaudes journées, et l'on croirait que la grande fête a dit son dernier mot. Mais, une heure après, la cité de Calvin reprend une animation indescriptible; des centaines de tables sont dressées pour les banquets de quartiers; la population va prendre part à ces agapes fraternelles installées au milieu de la rue et dont Genève seule a le secret.

Partout on met le couvert; de toutes les maisons arrivent les convives portant des paniers bourrés de provisions, de bouteilles, d'assiettes, de fourchettes et de couteaux. Pas de desservants à habit de cérémonie, à la serviette traditionnelle sur le bras; rien de la fatigante étiquette des tables d'hôte; chacun met la main au service; la vaisselle est simple, la nappe en papier blanc, mais l'appétit est largement ouvert, la joie grande dans tous les cœurs.

Chaque quartier a son banquet et sa tribune, entourés de petits sapins, au-dessus desquels émergent de toutes les fenêtres, de toutes les corniches une profusion inouïe de drapeaux, de guirlandes, de devises et de banderoles, qui flottent, ondoient et se balancent, comme pour s'associer aux réjouissances de la famille genevoise. Partout le cliquetis des verres et des fourchettes se mêle au brouhaha des conversations et des francs rires que font éclater les bons mots et les réparties qui s'entrecroisent d'une table à l'autre, tandis que le libre échange des comestibles se pratique sur une large échelle et avec le plus aimable abandon: « Passe-moi ton salami et je te passerai ma moutarde. » — Ah! mais attends-donc... ne mêle pas ton rouge à mon Crépi! — Dame, est-ce que j'y savais moi. — Eh bien! à la tienne, mon vieux.... et vive Jean-Jacques!.... — Vive Jean-Jacques? Tu ne sais donc pas qu'il est mort, farceur?

Cependant, par-ci par-là, le libre-échange des mets devient illusoire; nous avons vu, au bout d'une table longeant plus de la moitié de la rue Rousseau, sept ou huit personnes sortir de leurs paniers de la salade aux haricots.

— Vive l'unité dans la République.... mais pas trop n'en faut, s'écrie un loustic à la vue de cette exhibition.

« Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère... » dit La Fontaine dans la fable de l'*Alouette*. Il n'en fut pas ainsi dans ces charmantes réunions, car le repas terminé, un second acte, cent fois plus animé encore, donna libre carrière aux toasts, aux danses et aux chansons.

Parmi les nombreux toasts patriotiques et l'effusion de tous les sentiments qui se donnent essor à ces tribunes populaires, quelques incidents comi-

ques, dûs à la chaleur de l'improvisation et à la rapidité du débit, sont à noter :

Un confédéré de la Suisse allemande, qui vient de s'établir à Genève, où il se trouve, paraît-il, beaucoup plus heureux que dans son pays natal, s'écrie, plein d'émotion à la vue de tant de cordialité, d'entrain et de patriotisme : « Ch'aime pien » mon batrie, mais ch'aimerais mieux fifre mort » ici que de fifre fifant chez nous. »

Ailleurs, un citoyen monte rapidement à la tribune, boit une gorgée à la coupe et débute ainsi : « Citoyens, amis et citoyennes, c'est le troisième centenaire auquel j'assiste, mais jamais j'en'ai vu... » Pas moyen de continuer au milieu des rires qui éclatent de toutes parts. Mais, à côté de cela, des discours chaleureux, empreints du plus pur patriotisme, et parfois très-éloquents. On est vraiment surpris de rencontrer là, jusque dans la classe ouvrière, une aptitude remarquable à parler en public.

A 9 ¹/₂ heures du soir, une foule énorme se porte vers les ponts du Mont-Blanc, des Bergues, au Jardin anglais et à l'île Rousseau pour jouir de la fête nautique à laquelle Genève se prête mieux qu'aucune autre ville au monde. Un coup de canon donne le signal... La foule reste silencieuse ; tous les regards se portent vers la rade, dont le pourtour brille d'une ceinture étincelante, et où les ponts apparaissent comme des lignes de feu. Puis de tous côtés les fusées partent et forment une vraie voûte embrasée de laquelle retombe, dans les flots éclairés par mille reflets, une pluie d'étoiles multicolores qui se jouent dans les lueurs sans cesse variées des flammes de bengale et des pièces d'artifice. Le canon gronde et ébranle les échos d'alentour ; tous les grands édifices et les hôtels voisins rivalisent d'éclat ; des bateaux étincelants de lumière s'entrecroisent dans le port, chargés d'une foule chantant des airs patriotiques, auxquels semble répondre le magnifique orchestre du Jardin anglais. Rien de plus grandiose, de plus féérique, pour terminer cette première journée des fêtes que Genève vient de célébrer si dignement à la mémoire de son plus grand citoyen.

L. M.

L'homme que confessà sa fenna.

Onna fenna, gaillà malada cheintâi que la fin dâi fins étâi quie, et coumeint l'étâi 'na brava dzein, le fe à s'n'homme : Mon pourro ami, crayo que cein ne vâo pas allâ bin llicin, voudré tant mè confessi dévant què dè mourir, va vâi queri monsu l'incourâ, que vignè tant qu'ice.

L'homme lâi va, et ne sé pas se l'encourâ étâi malado âo bin se n'avâi pas lizi, mâ tantiâ que ne vegne pas, et dese à l'homme : Du que cein pressé tant, vo faut confessi vo-mémo voutra fenna, et lâi baillâ on écrit coumeint quiet l'étâi tserdzi dè lo reimpliâci.

La fenna sè confessà don, pisque l'encourâ lo voliâvè dinsè, mâ ein deseint tot, le dese dâi z'afférés que mettiront ein colère s'n'homme, que cou-

meingâ à féré lo poeing et à lai deré : Cré non !... Vâi-tou ! se ne représeintâvo pas l'incourâ, t'éclliâ-féré quie contré la mouraille !

Un voyageur devant se rendre à Chailly, s'adresse à un cocher de fiacre stationné sur la place Saint-François.

— Pouvez-vous me conduire à Chailly, où je dois m'arrêter cinq minutes seulement, et être de retour à 4 heures très précises ?

— Oui, monsieur.

— Combien coûtera la course ?

— 3 francs.

— Bien. Partons.

Ils partent ; mais au retour le cocher fait si bien que 4 heures et quart sonnent quand ils arrivent.

Le voyageur, impatienté prépare 3 fr. 50 et en descendant de voiture, il dit au cocher.

— Vous auriez bien pu marcher un peu plus vite !

— Fatiguer ma jument ? répond le cocher d'un air narquois, jamais ! je suis membre de la Société protectrice des animaux.

Le voyageur, donnant les 3 francs, mais remettant les 50 centimes dans sa poche :

— Et moi je suis de la Société de tempérance : pas de pourboire !

Il est bon qu'un homme ait de l'usage, mais c'est ennuyeux quand les habits en ont trop.

Théâtre. — On nous annonce pour mardi, à 8 heures du soir, une représentation dramatique, qui ne peut manquer d'attirer de nombreux spectateurs, malgré la température élevée de la saison. *Les Fourchambault*, comédie de M. Emile Augier, ont obtenu à Paris un des plus éclatants succès qu'on ait vus se produire au théâtre. Voici ce qu'en disait le *Bien public* : « On ne saurait croire quel enthousiasme a » soulevé dans la salle cette histoire romanesque. » Les femmes pleuraient, les hommes battaient des » mains. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu » un public plus fortement empoigné par le triom- » phe de l'honnêteté. »

En voilà suffisamment pour nous engager à ne pas manquer cette bonne aubaine.

L. MONNET.

La livraison de juillet de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants : — J.-J. Rousseau à l'étranger, par M. Marc-Monnier. — Je meurs où je m'attache. Nouvelle vénitienne, par M^{lle} Julie Anneville. (Seconde et dernière partie.) — L'Afrique, d'après les découvertes récentes, par M. Arvède Barine. (Troisième et dernière partie.) — La propriété littéraire. Un congrès de gens de lettres à Paris, par M. Ed. Tallichet. — Journal d'un émigrant suisse au Texas, par M. Louis Favre. — Chronique parisienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez George Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.